

Le secret est une forme de communication

> **Exploration** Le Musée d'ethnographie de Neuchâtel se déploie dans la ville entière

> Le thème, «Secrets», impose de la réserve, de la réticence et de la discrétion. Alors chut!

Nic Ulmi

Dans les anfractuosités de la ville, des hommes et des femmes ont enfoui des secrets. Comme tous les secrets, ces secrets-ci ont quelque chose d'irrésistible et d'essentiel. A la différence d'autres secrets, ces secrets-ci renferment une information non pas sur une personne ou un événement (qui est Banksy, comment est mort Ben Laden, Jésus a-t-il eu des enfants?), mais sur le secret lui-même: ils disent, si on veut, quelle est la nature secrète du secret. Tel est le cœur de l'exposition *Secrets* du Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN), accrochée dès le dimanche 17 mai non pas dans le musée, mais dans la ville: ses bâtiments, ses passages, ses édicules, ses souterrains. Raison pratique, s'il en fallait une: des travaux prévus dans la «black box» utilisée habituellement pour les expositions temporaires. Tant mieux, car le thème et sa mise en espace, jusqu'aux confins urbains, trouvent dans cette dissémination évasive un accord idéal.

Les enfouisseurs de secrets ont mis au point un code, qu'il faudra déverrouiller. Cartes, indices, balises, machines à composer, technologies d'espions et de conspirateurs: le tout s'emboîte et se décode pour amener le visiteur jusqu'à un lieu final, où la synthèse de la visite s'opère et où les traces récoltées au fil du parcours s'assemblent en un sens accompli. Le parcours démarre au musée ou à l'Office du tourisme, lieux voués en principe à la visibilité plus qu'à la cachotterie. Muni de son jeu de cartes, le visiteur part en exploration. Où ça? On n'a pas le droit de le dire. «Le visiteur de l'exposition fera partie, lui aussi, de la congrégation du secret. Il sera tenu de rester aussi discret que possible», signale le directeur du musée, Marc-Olivier

Gonseth. Seul un bouche-à-oreille évasif sera toléré. Au moment de l'achat de son billet, le visiteur sera ainsi amené à signer un «contrat de confidentialité». Même si, au bout du processus, tous les secrets seront dévoilés.

C'est précisément ce que raconte l'histoire qui sert de fil rouge à la trilogie d'expositions tissée autour de la notion de «patrimoine culturel immatériel», commencée avec *Bruits et Hors-champs* et parachevée par ces *Secrets*. L'histoire, c'est celle de Midas, roi de Phrygie: juge d'un

«Nos secrets sont toujours de bons secrets. Le mauvais secret, c'est celui des autres»

concours musical antique, le souverain subit la vengeance d'Apollon, concurrent perdant, qui lui file des oreilles d'âne. Midas cache ces dernières sous un bonnet, son serviteur les découvre: c'est un secret. «Evidemment, il est insupportable de le garder: alors le serviteur crie son secret dans un trou creusé dans le sol. Des roseaux poussent là-dessus et depuis lors, ils clament le secret à tout ven», raconte le directeur du MEN. Moralité: «Le secret arrive toujours à son destinataire. Le secret secrète. Forcément, il y a dispersion.»

Telle est la grille de lecture mise au point par l'équipe de l'exposition, conçue par Marc-Olivier Gonseth avec Bernard Knodel, Yann Laville, Grégoire Mayor et Olivier Schinz. Une grille qui doit beaucoup aux réflexions de l'ethnologue franco-hongrois Andras Zempléni sur le «savoir taire». Il s'agit ici d'«entrer dans la dynamique du se-



cret comme modalité de communication fondamentale: le secret a un émetteur et un destinataire, qui est celui à qui on veut cacher la chose», explique Marc-Olivier Gonseth. Paradoxe: «D'un côté, le secret n'a jamais été autant valorisé, au titre de la protection de la sphère privée. De l'autre, on dénonce la logique du complot, les ficelles tirées dans l'ombre: on veut que la lumière se fasse par la levée du secret», observe Yann Laville. Sous la nécessité politique de déchirer les

voiles pointe peut-être un invariant anthropologique: «Nos secrets sont toujours de bons secrets. Le mauvais secret, c'est celui des autres.»

Double impératif, donc: on ventera la nécessité de la transparence, on fera valoir l'importance irrédécible du secret. «Il y a une part d'ombre et une part de lumière dans chacune de ces deux positions», remarque Marc-Olivier Gonseth. Pour explorer ludiquement l'espace entre ces injonctions contradictoires, l'exposition propose (à

un emplacement qu'on se gardera bien de révéler) une galerie d'affiches originales vantant des opérations de dévoilement telles que le lancer d'alertes, le dépistage de troubles cachés ou la sortie du placard. Dans une autre rue du centre-ville, au fond d'un espace caveux et claquemuré, on a accroché un entassement de masques. La dissimulation de l'identité, outil du pouvoir et ruse de la contestation. Le secret «contribue à brouiller les cartes et les rapports de force»,

Affiche originale, accrochée dans un lieu secret de l'exposition «Secrets». «Je veux que vous lanciez l'alerte», fait-on dire ici à Edward Snowden.

mais il «participe au maintien d'un ordre du monde», argumentent deux cartons explicatifs.

Plus loin encore, on tombe sur une muraille de secrets réels ou présumés, étalés sur des couvertures de magazines et des unes de journaux. Le secret aguiche, excite, fait vendre. Un numéro du *Temps* accroché là, daté du 29 décembre 2010, se distingue en faisant, lui, son gros titre sur «La lente agonie du secret»... «Le secret est-il en voie de disparition? Est-il un élément du patrimoine à protéger?» se demande Marc-Olivier Gonseth, en plaisantant à moitié. Disparition, peut-être pas. On secrète du secret, on ne peut s'en empêcher: ça nous constitue. «En préparant cette expo, nous étions d'abord partis sur la piste du secret professionnel et nous avons interviewé des personnes qui le pratiquent: un médecin, un avocat, un informaticien, un prêtre... Puis nous avons changé de perspective. Nous ne voulions pas que le visiteur se dise «le secret, c'est les autres», mais plutôt, «le secret, c'est moi.»

Une soirée inaugurale (dans un lieu qu'on ne dévoile pas), un colloque (en mai) et des conférences (dont une avec Andras Zempléni en septembre) complètent le dispositif. Comptez deux à trois heures pour une visite partielle, resserrez sur le centre-ville, et une journée entière pour une exploration complète. Et sachez qu'ainsi projeté sur l'ensemble de l'espace urbain, le concept modifie votre regard sur tout. On se prend ainsi, en déambulant entre un site et l'autre, à scruter une ardoise sous la devanture d'un maraîcher: «Tomates grappes», message codé?

Secrets, par le Musée d'ethnographie, dans la ville de Neuchâtel, du 17 mai au 18 octobre. www.men.ch

Giger repart à la conquête de l'Amérique

> **Cinéma**

Documentaire sur le créateur d'Alien

Après un succès modéré en Suisse, le film *Dark Star - L'univers de HR Giger* fait son entrée sur les écrans américains et canadiens. Le documentaire de la fribourgeoise Belinda Sallin retrace la vie de Hans Ruedi Giger, artiste grison et créateur du monstre de l'espace Alien. Le long-métrage sortira le 15 mai à New York, Los Angeles et San Francisco, a indiqué mardi Swiss Films dans un communiqué. Il poursuivra ensuite son chemin dans plus de 35 villes nord-américaines. Cité par le communiqué, John DeFore, du *Hollywood Reporter*, explique que le film pourra compter sur de bonnes ventes tant en DVD qu'en VOD. «Il trouvera son public dans les salles de cinéma d'art et d'essai», a-t-il poursuivi.

Lauréat d'un Oscar, Hans Ruedi Giger est décédé l'année dernière, à l'âge de 74 ans, peu après la fin du tournage. **ATS**

Enchères record pour un Picasso et un Giacometti

> **Art** Vente chez Christie's à New York

Un Picasso est devenu lundi la toile la plus chère jamais vendue aux enchères, adjudgé 179,36 millions de dollars (167,6 millions de francs) chez Christie's à New York. Une statue du sculpteur grison Alberto Giacometti a aussi battu le record mondial dans sa catégorie.

L'Homme au doigt de Giacometti a été adjudgé en trois minutes 141,28 millions de dollars (132 millions de francs). Ce bronze longiligne d'1m77, dont il n'existe que six moulages au monde, avait été estimé à 130 millions. Il a battu le précédent record détenu par un autre Giacometti, *L'Homme qui marche I*, adjudgé 65 millions de livres (103,93 millions de dollars) en 2010 chez Sotheby's à Londres.

A la hauteur de «Guernica»

Les Femmes d'Alger (version O), toile peinte en 1955 par le maître espagnol Pablo Picasso, avait pour sa part été estimée à 140 millions de dollars. Elle a sans difficulté battu le record détenu par le tripty-

que de Francis Bacon, *Trois Etudes de Lucian Freud*, adjudgé 142,4 millions de dollars chez Christie's à New York en 2013.

Les enchères du Picasso avaient commencé à 100 millions de dollars. Elles ont duré onze minutes et demie, se terminant sous des applaudissements nourris.

Les Femmes d'Alger (version O) faisait partie d'une série de 15 toiles (avec chacune une lettre allant de A à O) réalisée par Picasso en hommage à Henri Matisse décédé en novembre 1954. Il s'était inspiré pour cette série du peintre français du XIXe siècle Eugène Delacroix.

«C'est un chef-d'œuvre à la hauteur de *Guernica* ou des *Demoiselles d'Avignon*», avait affirmé avant la vente Loïc Gouzer, vice-président de Christie's. Selon la maison d'enchères, c'était aussi l'un des derniers grands Picasso dans une collection privée. Il avait été vendu chez Christie's en 1997 pour 32 millions de dollars. **ATS**

Les «Berliner» sans chef successeur

> **Classique** Le débat autour du futur directeur musical n'a pas abouti

Simon Rattle n'a toujours pas de successeur dès 2018 à l'Orchestre philharmonique de Berlin. Les 123 musiciens réunis lundi en conclave pour élire leur futur directeur musical ne sont pas tombés d'accord. Onze heures de discussions, un débat qu'on imagine animé: jamais les musiciens n'ont passé autant de temps à délibérer sans aboutir à un consensus. L'élection est reportée, possiblement à «début décembre», selon le journaliste Norman Lebrecht.

A Berlin, la procédure d'élection du nouveau directeur musical est unique. Le vote se fait indépendamment de toute contrainte extérieure. «C'est l'orchestre qui décide, soit 128 musiciens», comme le rappelait rétrospectivement Emmanuel Pahud, flûtiste solo à Berlin, à l'occasion d'une conférence au Club 44 de La Chaux-de-Fonds. Aucun candidat n'est officiellement déclaré, sauf qu'il s'agit obligatoirement d'un chef qui a dirigé l'orchestre ces dernières années. «65 voix qui s'unissent sur un nom suffiront à décider qui sera le successeur de Simon Rattle.» Or, cette majorité ne s'est pas dégagée lundi soir.

Il faut dire que le choix est périlleux. L'orchestre s'oriente vers un avenir radicalement différent selon qu'il élit une personnalité comme Christian Thielemann, 56 ans, ou un chef trentenaire comme Andris Nelsons ou Gustavo Dudamel, ou Yannick Nézet-Séguin (40 ans). Né à Berlin, se réclamant de l'héritage de Furtwängler et Karajan (anciens directeurs musicaux des «Berliner»), Thielemann sait comment faire sonner un orchestre. Il défend très bien Bruckner, Strauss et Wagner (sompoteux *Vaisseau fantôme* à Bayreuth!). Il ferait sans doute du très bon travail – meilleur que Rattle – dans le répertoire germanique. Le souci, c'est que le son s'épaississe et devienne un peu compact et hypertrophié. L'autre danger, c'est qu'il ne soit pas suffisamment aventureux, et que le répertoire à large spectre qu'a ouvert Rattle ces dernières années se retrécisse.

Menthe et chocolat noir

Le chef letton Andris Nelsons, 36 ans, est capable d'enflammer un orchestre. Il maîtrise les fresques romantiques, mais son concert

d'ouverture l'été dernier, à Lucerne, en a irrité plus d'un en raison de gestes jugés exagérés et de fluctuations de tempo excessives. Gustavo Dudamel est très doué (il a d'ailleurs concentré sa gestuelle ces derniers temps), mais n'a peut-être pas encore toute l'expérience requise. Yannick Nézet-Séguin est plein de qualités, brillant, dynamique, capable de s'adapter à différents styles. Riccardo Chailly, Mariss Jansons sont aussi cités. Mais la plupart de ces chefs ont renouvelé leurs contrats dans d'autres grands orchestres...

Peut-être que le choix s'avère d'autant plus difficile que Simon Rattle ne fait pas l'unanimité. «Je ne suis pas toujours d'accord avec sa façon de diriger», a admis Emmanuel Pahud à La Chaux-de-Fonds. Question de goût, de style. Et de préciser sur un ton amusé: «Dans le cadre classique ou romantique d'une certaine culture centrale-européenne et germanique, l'exotisme anglo-saxon apporte parfois des couleurs inattendues, voire des saveurs inattendues, comme associer la menthe et le chocolat noir dans l'After Eight.» **Julian Sykes**